

## Des films

Gilles Fumey

22 février 2008

# La Maison jaune (Amor Hakkar)

Prix du Jury cuménique, prix du jury des jeunes, prix de la fédération internationale des Ciné-clubs au Festival de Locarno 2007.



Pour son cinquantième anniversaire, Amor Hakkar, rejeton d'une des grandes familles bisontines issues de l'immigration, nous offre bien plus qu'un film autobiographique. Un voyage douloureux qu'il a fait en Algérie en 2002, pour enterrer son père au douar. Ici, c'est Mouloud Boulem qu'il interprète lui-même, un paysan des Aurès qui est convoqué par la police de Batna pour aller reconnaître en ville son fils Belgacem, décédé au cours du service militaire.

Léopard d'or en puissance, a-t-on dit à Locarno, ce film est un immense voyage dans le temps d'un homme, d'une famille, d'une société algérienne qui se trouve déboussolée par la mort d'un jeune. **La Maison jaune emboîte plusieurs petits métrages dans une grande histoire cousue par un paysage, celui de l'Atlas algérien et de la ville, un paysage sublimé par l'histoire humaine.** Après avoir volé le cadavre de son fils pour le ramener à la maison, Mouloud le paysan berbère tente au village d'aider sa femme à sortir de la douleur en peignant la maison en jaune, en achetant un chien, en installant l'électricité et la télévision. " Je voulais filmer l'amour qui peut exister entre un homme et une femme, un amour d'une grande pudeur. La vie est douloureuse, mais dans ce deuil, on trouve de l'humanité, de la compréhension, de la tolérance " confiait Amor Hakkar à Locarno.

*La Maison jaune* est donc née de la confrontation de deux espaces, celui de la famille du réalisateur Amor Hakkar, pour une partie née en France, venue enterrer son patriarche en 2002 et celui des Berbères qui découvrent des conditions de vie difficiles du fait d'un climat écrasant d'étés caniculaires et d'hivers glaciaux, d'une terre ingrate. C'est une région qui a beaucoup souffert de la guerre d'Algérie - on y a découvert des charniers récemment -, et avant de l'occupation française. Le film a été tourné en langue berbère avec des acteurs

locaux, situation délicate vue la condition de la femme qu'il a fallu convaincre d'apparaître dans le film " alors que des hommes étaient présents ", précise Hakkar.

**La géographie entre dans l'histoire de la disparition du jeune fils de Mouloud.** La wilaya de Khenchela est sur une charnière biogéographique entre la steppe et les hauts plateaux couronnés d'une belle forêt de cèdres. Un peu à l'écart, la société kenchelie est restée fière de son identité, les femmes portent un voile traditionnel et des bijoux en argent. Dans les paysages du film, un archéologue pourrait voir quelques traces de ruines de cette ville de Mascula que les Romains ont bâtie ici au 1er siècle pour entrer dans la région, y exploiter l'eau (aujourd'hui à Hammam Essalihine), y bâtir une forteresse qui permit de résister, vaillamment, aux Byzantins, aux Turcs et aux Français qui ne laissèrent pas que des bons souvenirs. C'est pourquoi ce film est un miracle, que la fusion des équipes techniques et de la population locale a porté le film vers ce que recherchait Amor Hakkar : **non pas montrer que le lieu des Aurès aurait un quelconque génie portant les gens sur l'entraide, mais que c'est le deuil qui transforme le rapport au monde.** " Je crois qu'être uni dans la douleur est une chose universelle, aime à dire Amor Hakkar. En revanche, dans les milieux ruraux, ce sentiment est sans doute plus fort. Si l'on compare la vie des citadins d'aujourd'hui - où tout va très vite, où l'on court partout avec trois portables à la main sans savoir pourquoi - à celle des paysans des Aurès, on peut ressentir une certaine nostalgie. A la campagne, le rapport au temps est différent. "

Le film donne aussi une idée du drame qu'est la perte d'un fils dans des sociétés patrilinéaires. A quoi bon vivre si l'on ne peut rien transmettre en ligne directe à un garçon ? Pourtant, Mouloud - qui a aussi un regard extérieur, celui du réalisateur Amor Hakkar qui n'a pas vécu dans cette société berbère - est sorti de cette prison-là : " Renoncer, c'est mourir un peu " selon Nicolas Bauche [1]. **C'est pourquoi toute l'énergie destinée à lire une cassette vidéo sur laquelle on verra Belgacem porte en elle tout le projet du film : une mise en abyme du rôle de l'image dans nos sociétés qui se rebellent contre la mort.** Scène bouleversante de dédicace au cinéma, à tout le cinéma qui offre à tout homme de vivre autrement son rapport aux autres, son rapport au monde. C'est en cela que *La Maison jaune* est un grand film de géographie.

Compte rendu : Gilles Fumey

[1] Ancien critique cinéma des Cafés géo, article dans *Sciences humaines* (mars 2008).

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).